

— C'est des exceptions... Ils ont été entraînés... J'ai peur pour mon petit Pierre !..

— Eh bien ! si à vingt ans ton Pierre veut se faire catholique, il se fera catholique..., mais alors il sera libre, ayant jugé en connaissance de cause.

— Mais non, il ne pourra pas, puisqu'il ne connaît pas le religion.

— Il l'étudiera si ça lui fait plaisir !

— Le pourra-t-il ?... Qui la lui apprendra ?

Elle pleurait... Suppliante, elle ajoutait :

— Et s'il est devenu vicieux, que ferons-nous ?

— Je te le répète, il sera libre... Et je n'aurai pas à me reprocher d'avoir méprisé ses droits à la liberté de conscience !

Le silence se fit dans la chambre...

Puis de sa voix la plus persuasive, la mère présenta un dernier argument, suprême ressource :

— As-tu réfléchi, mon ami, que les autres n'auront pas pour les "droits" de Pierre à la liberté de conscience le même respect que nous?... Tandis que nous négligerons volontairement de lui apprendre la morale et la religion, ses camarades et ses maîtres lui enseigneront sans pudeur l'immoralité et l'irréligion.

— C'est leur droit.

— Mais ne serait-ce pas aussi le nôtre de faire la contre partie ? Alors il choisirait à vingt ans, comme tu dis, en pleine connaissance de cause.

Il reprit, agacé !

— Tu raisones à faux !... Les amis, les journaux, les maîtres lui exposeront le bien et le mal, le vice et la vertu, mais ne l'obligeront à rien..., tandis que le curé l'obligerait à croire et à pratiquer !... Je te dis que je veux que les droits de la conscience de Pierre soient respectés !

— Mais, enfin !...

— Il n'y a pas d'enfin, je le veux, ce sera.

Et ce fut.

Pierre ne mit pas les pieds au catéchisme.

\* \* \*

Onze ans après, dans cette même chambre, près d'un même feu, on discutait ce soir-là une grave question.

Un grand garçon, maigre, pâle, à la figure fatiguée, posait pour la centième fois la même injonction :

— Je vous dis qu'il me faut de l'argent !

— Tu n'en auras pas !

— Il m'en faut !

La mère se taisait, bouleversée.

Le père, d'une voix mécontente :

— Tu nous ruines ! J'ai trop de fois payé... je ne marche plus ! Je veux garder du pain à ta mère.

Elle pleurait.

— Tu marcheras de force : je suis mineur !

— Je te ferai interdire !

Il se campa tout droit, les bras croisés :

— Fais-le donc ! Et ma liberté ?

Le père, radouci :

— Si seulement tu travaillais ?

— Que veux-tu que je fasse en attendant le service ?

La mère parla :

— Oh ! si, Pierre tu pourrais travailler, tu es intelligent !

— Que papa me trouve une situation !

— Je t'en ai trouvé : on t'a chassé.

— Dame ! ça m'ennuyait. Il faut bien jouir un peu de la vie.

— Tu es un fainéant !

— Pas plus que toi ! Tu vis bien de tes rentes !

— J'ai travaillé, moi ! Et puis je suis honorable ; toi, tu nous déshonores... ton inconduite est la fable de la ville...

— Mais, papa, qu'est-ce que je fais de mal ?

Est-ce que je ne suis pas libre ? J'ai vingt ans ! j'ai le droit de me diriger en toute liberté de conscience.

La mère tendit vers lui ses bras :

— Oui, mais as-tu le droit de faire pleurer ta mère ?

— Tu as grand tort de pleurer, maman je ne fais pas de mal.

Puis après un moment de pause :

— Vous avez détourné la question : je veux de l'argent !

— Tu n'en auras pas...

— C'est ton dernier mot ?

— Oui !

— C'est lâche ! Vous voulez jouir seuls de votre "galette". Eh bien ! vous en jouirez seuls... si vous pouvez !

— Pierre, tu me brises le cœur ! s'écria la mère.

Se tournant vers son mari :

— Cède, mon ami, je t'en prie !... J'ai peur qu'il ne lui arrive malheur !

— Non, je ne céderai pas.